

ces constituants qu'il rencontrait quelquefois dans les salons, il les jugeait peut-être avec une sympathie mêlée de sévérité puritaine pour leurs illusions et leur insuffisance.

Moralement, M. Guizot se séparait encore plus de l'Empire et de ce monde impérial qui se déployait avec ses splendeurs brutales. Il n'avait nullement à s'en plaindre, il est vrai : il lui devait d'être avant vingt-cinq ans et après quelques minces essais littéraires professeur d'histoire moderne à la Sorbonne; il n'avait trouvé que bonne grâce auprès du grand-maître de l'Université, M. de Fontanes, « ce courtisan raffiné d'un glorieux despote, qui se tenait pour satisfait quand il avait prêté à l'adulation un noble langage, » et qui ne laissait pas d'aimer, d'honorer l'indépendance quand il la rencontrait chez les autres, même chez les jeunes gens; mais enfin, en acceptant ces faveurs, M. Guizot n'avait pas la fascination de l'Empire, et il le prouvait dès le premier jour en se défendant de parler de l'empereur dans son discours d'ouverture à la Sorbonne.

Étranger à la Révolution par son âge, il était encore plus étranger à l'Empire par ses idées. L'instinct du lettré et du libéral protestait secrètement en lui contre un régime qui montrait « trop d'arrogance dans la force, trop de dédain du droit, » trop de mépris pour la dignité humaine, pour l'indépendance de l'esprit, et qui avait la puérilité de guerroyer contre madame de Staël au moment même où il dominait le monde.

III

C'était en réalité un jeune homme intelligent et actif, cherchant sa voie avec indépendance, considéré pour son esprit, mêlé aux sociétés du temps, et de préférence à celles de l'opposition, assez habile en définitive pour devenir en peu d'années, de simple précepteur dans une famille suisse, professeur à la Sorbonne, et mettant de la gravité en tout, même dans ce qui a été, je pense, l'unique roman de sa vie, dans cette mystérieuse et délicate collaboration au *Publiciste* qui amenait son mariage avec une personne d'une distinction rare, mais plus âgée que lui, mademoiselle Pauline de Meulan.

Si dans ce monde de l'Empire il y a un groupe auquel M. Guizot se rattache plus intimement, c'est ce groupe qui se réunissait autour de M. Royer-Collard, alors professeur de philosophie et doyen de la faculté des lettres. Dans les salons de madame de Rumford et de M. Suard, M. Guizot n'était après tout qu'un hôte de passage accueilli avec intérêt, un jeune inconnu qui promettait et dont on se plaisait à encourager les premiers pas en lui trouvant des idées un peu étranges, un ton un peu dogmatique, en répétant quelquefois un mot de M. de Fontanes : « Ces protestants, on ne les fait jamais céder. »

La société de M. Royer-Collard et de ses amis lui offrait plus que le charme de relations libérales et bienveillantes; c'était pour lui une sorte de patrie

morale; il y trouvait des opinions, des goûts, des traditions, une gravité de mœurs, des vues sur le passé et sur l'avenir, des habitudes de spéculation philosophique qui répondaient à ses plus intimes pensées. M. Guizot, un des derniers venus dans ce groupe indépendant, était appelé, sans le savoir encore, à renouveler l'enseignement de l'histoire comme M. Royer-Collard renouvelait déjà l'enseignement de la philosophie, et c'était là, entre ces deux hommes rapprochés par la main de M. de Fontanes, le commencement d'une liaison qui n'a pas toujours résisté depuis aux épreuves de la politique, mais qui se fondait alors, malgré une grande différence d'âge, sur l'attrait mutuel de deux fortes intelligences, sur de singulières similitudes morales, sur des antipathies et des sympathies communes.

M. Guizot a raison de dire, dans ses *Mémoires*, que cette opposition de gens d'esprit ou de penseurs solitaires, au sein de laquelle s'est formée sa jeunesse, n'offrait aucun danger immédiat et prochain pour le régime impérial, que c'était une opposition toute de pensée et de conversation, sans dessein précis d'hostilité comme sans illusion, et que Napoléon ne faisait que céder à un puéril ombrage d'omnipotence quand il réprimait comme une conspiration cette tranquille résistance de l'esprit.

Certainement ce n'était ni un mot courant dans les salons, ni une phrase, si éloquente qu'elle fût, glissée par Chateaubriand dans un article du *Mercur de France*, ni le livre de madame de Staël sur l'*Allemagne*, ni une leçon de philosophie de

M. Royer-Collard, ce n'était rien de tout cela qui menaçait l'Empire dans son existence. Les destinées de l'Empire, c'était l'empereur seul qui les jouait chaque jour sur tous ses champs de bataille, c'était la toute-puissance des armes qui pouvait seule prolonger ou abrégier la durée d'un régime fondé sur la guerre et sur la conquête. L'esprit n'y pouvait rien, M. Guizot a raison, et il n'a pas moins raison d'ajouter que cette opposition de l'esprit, impuissante et inoffensive pour le moment, sans portée politique, était cependant pour l'Empire le vrai et sérieux péril de l'avenir. Ceux qui se fient uniquement à la force ne savent pas ce que peut, à la longue, un petit nombre d'hommes persistant à rester debout, et réservant les droits de la dignité humaine, de l'indépendance morale. Les dissidents des salons, des lettres ou des écoles, sous l'Empire, représentaient simplement cette résistance passive au sein d'une société entraînée et dominée par le génie de la guerre, et entre ces nuances multiples d'opposition, celle de M. Royer-Collard et de ses amis, quoique la moins visible et la moins bruyante, était peut-être la plus dangereuse, justement parce qu'elle procédait d'une haute inspiration morale.

Par son enseignement philosophique, M. Royer-Collard était l'adversaire du sensualisme du dix-huitième siècle et le promoteur passionné des fortes doctrines du spiritualisme. Par ses instincts comme par ses traditions en politique, c'était un royaliste, non pas un royaliste de l'ancien régime, mais un royaliste constitutionnel, prenant à la Révolution ce

qu'elle avait eu de légitime, n'entrevoiant de restauration possible que par la ratification des libérales conquêtes de 1789. Faire rentrer l'âme dans l'homme par la philosophie spiritualiste et le droit dans le gouvernement par la conciliation de tous les intérêts légitimes, c'était, selon le mot de M. Guizot, la grande pensée que M. Royer-Collard nourrissait dans sa modeste vie, et c'était aussi à ses yeux la seule issue pour échapper à de perpétuelles alternatives d'anarchie et de despotisme. Ceux qui vivaient dans sa familiarité, sans avoir la hauteur de son intelligence, pensaient comme lui.

Ce n'étaient point assurément des hommes dangereux ; ils ne conspiraient pas, ils ne pouvaient rien, ils ne faisaient rien, ils n'auraient pas hâté d'une heure la chute de l'Empire ; seulement ils restaient froids et incrédules devant ce déploiement gigantesque de la force, ils ne pouvaient pas croire à la durée indéfinie d'un régime qui faisait si peu de cas de la dignité humaine dans son administration intérieure, et qui tenait si peu de compte des grandes nécessités nationales dans les combinaisons de sa politique. Ils assistaient immobiles et silencieux au spectacle du météore glorieux et sanglant voyageant partout en Europe avant d'aller s'éteindre dans les glaces vengeresses de la Russie, et quand ils se réunissaient quelquefois, c'était pour s'entretenir « à voix basse » des événements du jour, pour calculer ensemble ce qui restait de chances à cette fortune grandiose qui s'épuisait par ses excès.

C'étaient d'obscurs insoumis de la pensée et de la

conscience qui avaient sur le génie lui-même l'avantage de le juger. Napoléon ne s'y méprenait pas : il se trompait sur les moyens de traiter avec cette puissance modeste et indépendante de l'esprit qu'il trouvait devant lui et qu'il croyait soumettre en l'intimidant, il ne se trompait pas sur la nature des choses. Parfois, dans ses moments lucides, il voyait sans ombrage l'enseignement de M. Royer-Collard, il n'était pas insensible à l'éclat qui pouvait rejaillir sur son règne de la renaissance du spiritualisme philosophique, de même qu'il avait aimé à parer son avènement de l'éclat d'une restauration religieuse ; dans les moments où l'instinct du despote se réveillait en lui, il sentait que refaire les âmes par un enseignement viril, c'était les élever, les affranchir et les préparer à la revendication de la liberté politique. En outre, Napoléon n'ignorait nullement les opinions royalistes de M. Royer-Collard, ses anciennes relations avec les princes de la maison de Bourbon, et plus il avançait dans son orageuse carrière, plus il devinait, avec la sagacité du génie, que ces Bourbons oubliés en apparence, étaient les seuls héritiers possibles de son pouvoir, s'il succombait. Aussi M. Royer-Collard et ses amis lui étaient-ils profondément suspects, bien qu'il sût parfaitement qu'il n'avait rien à craindre de leur opposition.

Napoléon voyait en eux les auxiliaires inavoués, les précurseurs secrets de ces héritiers qu'il dédaignait et qu'il redoutait à la fois, les amis naturels « du gouvernement futur », et il voyait clair, puis-

qu'en définitive, ces hommes de méditation et d'étude représentaient la seule idée qui pût relever aux yeux de la France une restauration monarchique, si elle devenait nécessaire, et compenser la gloire en déclin, — l'idée libérale. Dans leurs réunions, qui n'avaient encore rien de politique, ils étaient les fauteurs de cette cause de la liberté et de la paix à laquelle l'adresse du Corps législatif, en 1813, rendait un premier, un timide et inutile témoignage en face des catastrophes qui se précipitaient, et c'est ainsi que dans cette tempête où allait sombrer l'Empire naissait une école très-moderne par les idées, par les instincts comme par les hommes dont elle se composait, qui, la veille encore, n'était qu'un groupe de philosophes, d'historiens, de professeurs, et qui, le lendemain, était un parti sérieux, — une école que M. Royer-Collard a marquée à l'origine du sceau de sa forte originalité, que M. Guizot a continuée après M. Royer-Collard, en lui imprimant à son tour son caractère, et qui, à dater de ce jour, a laissé sa trace dans l'histoire des essais constitutionnels de la France pendant trente-quatre ans.

C'est par la Restauration que l'école doctrinaire, sans être connue encore sous son vrai nom, et sans même cesser d'être une école, est devenue un parti puissant, exerçant une influence souvent décisive, toujours sérieuse. C'est aussi par la Restauration que le plus jeune des doctrinaires, M. Guizot, devenait un homme public, et tout d'abord le crédit de M. Royer-Collard le poussait, lui protestant, par-

venu de la veille, au poste de secrétaire général de l'abbé de Montesquiou dans le premier ministère de Louis XVIII. Jusque-là, il était resté en dehors de toute action politique, uniquement absorbé dans ses travaux littéraires et surtout depuis deux ans dans des études historiques, où il portait des idées neuves, la passion de l'équité et de l'exactitude, le goût des généralisations éveillé en lui à la lecture de Kant. Il s'était borné à vivre dans la familiarité de M. Royer-Collard et de ses amis, partageant leurs inquiétudes et leurs espérances, et il n'avait eu l'occasion d'être initié au secret des affaires du temps que par ses rapports avec quelques-uns des membres du Corps législatif, Maine de Biran, Gallois, Flaugergues, pendant que se délibérait cette adresse de 1813 qui faisait bondir Napoléon.

Au commencement de 1814, M. Guizot avait fait le voyage de Nîmes, et c'est là qu'allait le chercher une lettre de M. Royer-Collard, le rappelant tout à coup pour faire de lui l'auxiliaire direct de M. de Montesquiou au ministère de l'intérieur, tandis que M. Royer-Collard lui-même devenait directeur de la librairie, et que quelques-autres de ses amis entraient de leur côté dans l'administration nouvelle. M. Guizot revint à Paris avec la vive impression de ce qu'il avait vu sur son chemin, de ce spectacle de populations profondément ébranlées par la catastrophe de l'Empire, et en même temps avec la confiance hardie d'une jeune ambition qui voit la carrière s'ouvrir devant elle.

Or, dans ce pêle-mêle d'une révolution qui en

quelques jours ramenait la France d'un régime mille fois consacré par la victoire à la vieille monarchie héréditaire, que signifiaient ces quelques hommes qui, sans occuper la première place, avaient cependant assez de valeur pour être recherchés et écoutés? Ils représentaient, au lendemain comme à la veille de l'empire, une idée modératrice et jusqu'à un certain point une génération nouvelle.

Royalistes et libéraux à la fois, ils ne se confondaient ni avec les émigrés ni avec ceux dont le libéralisme ressemblait à un souvenir révolutionnaire. C'étaient des esprits réfléchis qui voyaient dans cette monarchie restaurée, dans cette royauté à la fois ancienne et nouvelle revenant avec la charte, l'instrument d'une pacification nécessaire, d'une grande transaction entre tous les intérêts.

C'est avec ces idées que M. Royer-Collard et ses amis se donnaient à la première Restauration; c'est avec ce sentiment d'une nécessité supérieure au génie lui-même que, sans se laisser éblouir ni décourager par la résurrection impériale du 20 mars, ils attendaient la seconde Restauration, devenue plus inévitable encore que la première, et que M. Guizot tentait la démarche la plus hasardeuse en allant à Gand comme le plénipotentiaire des modérés de France auprès de Louis XVIII; c'est avec cette pensée, invariablement modératrice et constitutionnelle, qu'ils reprenaient tous leur place dans la politique au lendemain des Cent-Jours, et que M. Guizot devenait secrétaire général de M. Barbé-Marbois au ministère de la justice, comme il l'avait

été de l'abbé de Montesquiou au ministère de l'intérieur. Secrétaire général dans les premiers cabinets de la Restauration en 1814 et en 1815, président du conseil dans le dernier ministère de la monarchie parlementaire en 1848, ces changements de fortune, ces dates, ces contrastes, ne sont pas seulement la singulière et saisissante expression de la vie publique d'un homme, ils résument une époque coupée elle-même par une révolution nouvelle; ils forment en quelque sorte le cadre des deux grandes périodes constitutionnelles auxquelles M. Guizot s'est trouvé associé par l'esprit comme par l'action, avec cette différence toutefois que dans la première, c'est le philosophe, l'historien, le publiciste, prenant bien vite le pas sur l'acteur secondaire de la politique et arrivant à la popularité par l'éclat de l'intelligence; dans la seconde, c'est l'homme d'État appliquant les théories du philosophe, portant ses idées au pouvoir et succombant avec elles.

IV

Assurément, dans notre histoire française, la Restauration a été une des périodes les plus fécondes. Après les excitations guerrières et les grandeurs décevantes de l'Empire, elle a eu et elle a gardé à travers tout le séduisant reflet d'une des époques les plus favorables à toutes les activités de l'esprit, aux aspirations généreuses et aux vivaces enthousiasmes. Elle a été comme le printemps libéral et intellectuel de ce siècle. Ce fut son malheur